

Notes sur l'enfance de Cécile.

19 avril 1982

Cécile est revenue de Tunis avec de belles joues et une allure "évoluée". Sa silhouette change, perd son volume sphérique bébé pour s'allonger. Une vraie petite fille. Que de grâce dans cette petite personne !

Elle se sert de ses mains comme les petites filles d'image, et il n'y a aucune affectation dans ces courbes de poignets, dans ces doigts en corbeille. On sent qu'elle a de l'émerveillement jusqu'au bout des doigts.

J'ai eu droit à des élans d'amour. Très vifs. Très autoritaires. Nanette compte beaucoup dans son schéma de pensée et j'en suis bouleversée. Nous avons repris nos allées et venues entre les deux maisons, avec les stations habituelles : le bassin de la mairie, la fontaine sur le trottoir.

Nous avons des conversations très intimes. Elle comprend tout ce qu'on lui dit. Mais ce que je préfère pardessus tout chez ma petite fille c'est le regard : un regard attentif où la maturité est déjà là en puissance, un regard qui se nourrit de ce qu'il voit.

2 novembre 1982

Cécile se transforme. Je découvre dans son esprit des traits neufs qui me bouleversent et me rappellent ma propre enfance... Un goût très vif pour le vocabulaire, une véritable gourmandise... Samedi soir elle était là, sur sa petite chaise au salon, en face de son père et à côté de moi... Elle réfléchissait, et puis elle s'est mise tout à coup à prononcer : "C'est bizarre". Deux fois. Trois fois. Nous étions sûrs, Benoît et moi, qu'elle comprenait tout à fait ce mot, dans toute son ambiguïté. Elle le savourait.

Hier matin, route de la Montagnarié, tout en poussant Adri dans sa poussette, elle m'a raconté ceci : la veille, une "mouche" l'avait piquée au doigt, à "l'auriculaire" a-t-elle ensuite précisé. Elle m'a montré son petit doigt où il y avait une minuscule trace rouge. Au cas où je n'aurais pas bien entendu elle a articulé encore plusieurs fois "auriculaire" avec compétence.

1983

3 août : la fête à Dourgne

Cécile sur le manège... Une impératrice ! Le regard un peu flou mais la tête bien droite.

On la sentait intimidée par son plaisir, mais n'en perdant pas une miette. Tout cela était plutôt fascinant. Je ne voudrais oublier aucune des étapes qu'elle a traversées. En premier, avant, il y a eu le fantasme, les projets. Elle annonçait qu'elle irait au manège "avec tous ses enfants" : nounours, poupées et puis tous les imaginaires qui ont un nom (Foulik, Marquise et Corbeau). En se dirigeant vers le manège elle cumulait encore dans sa tête : "je vais au manège AVEC un chewing-gum".

Quand elle s'est retrouvée dans l'hélicoptère jaune et que tout a commencé à tourner

j'ai vu que son émotion était trop forte. Elle ne synchronisait pas bien la mastication de la gomme avec le mouvement général des choses... J'avais très peur qu'elle ne s'étrangle ! Dès la fin du premier tour elle s'est très volontiers débarrassée de ce plaisir secondaire pour mieux profiter du reste.

Ces lumières rouges et jaunes qui n'arrêtaient pas de s'allumer et de s'éteindre, ces tiges brillantes, cette musique qui semblait venue du ventre même du manège, tout cela la plongeait dans une extase extraordinaire. Elle s'est très bien débrouillée sauf pour attraper le pompon brun et poussiéreux dont elle n'avait pas du tout compris l'utilité...

19 septembre : Montpellier

Hier pique-nique sur les bords de l'Hérault. Belle chaleur, grand ensoleillement. Nous avons trouvé une crique avec des creux d'ombres et du gravier.

Cécile et moi avons fait de la confiture de loups.

Entièrement nue et coiffée de sa cloche de paille bleu vif, Cécile comme un petit animal, venait frotter sa peau contre la mienne et celle de Francis. Une peau dont il est bien difficile de parler tant elle est douce, fine et magnifiquement ajustée.

Le grand plaisir de Cécile est le jeu d'imagination, purement verbal et gestuel, où tout s'invente au fur et à mesure, à deux voix, chacun ajoutant un détour à l'aventure.

Elle "voyait" un loup très noir derrière la haie. Nous faisons vite un feu imaginaire avec des brindilles et des cailloux. "Nous attendions ensuite, serrées l'une contre l'autre et frissonnantes, que le loup tombe dans la marmite d'eau bouillante.

- Il est mort ? a-t-elle demandé passablement inquiète.

- Bien sûr ! Nous allons faire de la confiture.

A gestes vifs nous avons découpé la bête imaginaire, et nous l'avons mise en pots. Tout en ricanant nous avons ajouté du sel et du caca à la répugnante préparation.

C'était tellement amusant que nous avons recommencé le jeu une deuxième fois en y introduisant quelques gendarmes que nous prévenions gravement par talkie-walkie...

DOURGNE

Un soir du mois d'août, avant le mariage de Vincent, Cécile est à table, assise sur sa chaise haute peinte en vert, ses petites mains dodues au niveau de l'assiette. Nous sommes tous attablés également. Elle ne nous voit pas.

Elle est possédée par une chanson qu'elle sent monter en elle. Elle lâche ici et là un mot, un embryon de phrase à la façon d'une petite mélodie. Ce qui va être inventé ensuite se lit déjà dans la brillance du regard. Enfin, enfin les paroles coulent. On les dirait façonnées au fur et à mesure de façon vaguement hasardeuse, mais non. Il s'agit là d'une lecture à haute voix de l'imaginaire au gré d'une émotion fantaisiste et instantanée. Les mots se placent comme ça, un à un, avec ici et là de minuscules pauses qui permettent à l'esprit de s'écouter lui-même et de ne pas s'égarer. Le discours que j'entends est un peu répétitif mais il est juste et beau.

La famille mange et boit et ne regarde pas comme il conviendrait (ce soir-là) ce charmant travail de parturience....

14 novembre 1983

Les petits enfants sont bruyants et tapageurs. Adrien est maintenant raphaëllique, avec ses cheveux blonds et bouclés et ses yeux sombres. Mais il ne faut pas s'y tromper, aucune douceur de chérubin dans ce regard noir et provoquant avide de bonheur terrestre. Bien planté sur ses jambes il fonce n'importe où, se cogne, se blesse et continue sans se laisser abattre par ses plaies. Pour ma part j'ai droit à un cri de ralliement : "Yâ... Yâ... " dont la musicalité me rappelle toujours le fameux écho dans un Oratorio de Noël de Bach. C'est l'ovation à la grand-mère.

Le petit couple qu'il forme avec Cécile est orageux et passionné. Ils sont cocasses.

1984

6 janvier, Dourgne.

Lundi dernier Cécile et moi revenions de chez Perlette. Sept heures du soir. La grande rue de Dourgne est vide, balayée de froid nocturne, éclairée superbement comme une scène de théâtre.

Cécile trotte à côté de moi. Elle active son petit corps agile, comme le font les enfants, faisant des bonds, des petits sauts supplémentaires comme ça pour le plaisir. Les semelles de ses souliers vernis résonnent sur le trottoir.

Et puis soudain. Une chose sentimentale m'arrive, aussi belle et surprenante que pour une fille jeune en mal d'amour... Voilà que j'entends la voix de Cécile sous le capuchon bleu. "Moi, je t'aime" dit cette voix dont Cécile a déjà un usage parfait. Tremblement, trémolo, tout y est... Impossible de répondre tout de suite, bien entendu. Ce n'est que devant la boutique de Puget que j'ai osé répondre que je partageais cet amour.

24 juin : Montpellier

Hier nous sommes retournés sur les bords de l'Hérault avec les enfants. Cécile a très bien reconnu l'endroit et il a fallu refaire de la "confiture de loups". Adrien était notre marmiton. Il est à l'âge où répéter indéfiniment le même geste est source de plaisir. Il touillait donc énergiquement la confiture de loups avec un petit bâton, rajoutait des poignées de caca imaginaire en disant "berk". Tout cela exactement comme Cécile.

Ensuite, Cécile m'a raconté une histoire. A ma grande stupéfaction ce récit s'est entièrement déroulé au passé simple... Jamais une faille ! Je me suis aussitôt laissée captiver par la façon dont elle faisait ses accords de temps : ils allèrent, ils firent, ils partirent, ils rentrèrent. Simplement, lorsque l'héroïne (une petite fille) était seule en cause, pour simplifier Cécile la conjugait au pluriel : elle fermèrent la fenêtre, etc.....

A la fin de l'histoire elle s'embrouillait, les successions de "èrent" devenaient un peu désordonnées. Mais tout de même !

16 juin 1984 : DOURGNE

Un après-midi Cécile et moi avons fait la sieste ensemble.

Comme nous avons laissé notre chambre aux Mante, Francis et moi dormions au second dans la petite chambre mansardée. Je m'y sentais reléguée, comme un être jeune et bien portant (André est maintenant un grand malade).

Cécile et moi avons lu FOURMIGUETTE dans le recueil d'Adrienne Soulié. Ensuite nous nous sommes raconté nos souvenirs d'écolières (!) Les miens étant un peu "arrangés" histoire de lui plaire.

Elle n'a pas voulu être en reste et m'a décrit ses récréations : les engueulades de la maîtresse quand ils désobéissent et vont au bac à sable après la pluie... Elle a, je trouve, déjà bien de la maturité en conversation. Elle voit ça comme un échange et c'est très beau chez une petite fille de trois ans et demi.

Après avoir admiré à mon doigt la bague de Maman que je lui ai promise après ma mort elle a regardé ma montre avec concupiscence et m'a demandé si elle aurait "aussi" la montre.

Nous étions bien, dans le vieux lit en désordre. "Ne dors pas !" m'ordonnait-elle de temps à autre en tripotant mes paupières de ses petits doigts tièdes.

Extraits d'un cahier de notes :

Juillet 1984 : Dourgne

LE BAROMETRE QUI PERD SA CULOTTE

Un après-midi de chaleur au "petit jardin". Cécile et Adrien, dont les parents sont à Toulouse, se chamaillent, se disputent leurs jouets. Soudain Caroline montre le nez au ras de sa fenêtre et les appelle. Je vais la chercher aussitôt. Elle sort de sa maison, magnifiquement coiffée et proprement vêtue, tenant dans sa main un petit paquet cadeau en papier doré. C'est pour l'anniversaire de Cécile. Caroline ne dit pas un mot, elle avance dans le jardin avec sa belle robe et son sourire figé. Nous prenons le paquet, nous l'ouvrons avec tout un cérémonial de petits cris d'admiration. Perlette qui tricote dans son fauteuil dit exactement les mêmes phrases que moi sans quitter le petit paquet des yeux.

Il en sort une statuette faite d'une matière étrange qui ressemble à de la pierre ou à des cristaux de sel : une petite fille avec une robe bleue aussi apprêtée que celle de Caroline (mais plus sophistiquée car il y a des points d'or). La petite fille de pierre a un sourire aussi figé que celui de Caroline ce qui a sur nous un effet déconcertant) (nous perdons quelques instants l'usage de la parole). Ses cheveux barbouillés de noir sont ornés sur le dessus du crâne d'un nœud rosé kitch qui lui donne vaguement l'allure d'une idole cambodgienne. Colorée de façon arbitraire (le bleu de la robe remonte jusqu'au joues, virilisant le visage de façon malsaine) la petite statue a quelque chose de vaguement obscène. Elle tient sa jupe relevée, sa petite culotte descend un peu sur ses cuisses..

Une fois remises du choc nous reprenons nos louanges. Caroline reste impassible. Cécile maîtrise vaillamment une petite répulsion instinctive et s'écrie poliment : "à quoi ça sert ?". Effectivement à quoi peut bien servir un tel objet ? peut-on le lécher ? Est-il en sucre ? Je suce mon doigt, le promène sur le socle très blanc, le pose ensuite peureusement

contre ma langue. Aucune saveur...

Est-ce fragile ? Friable ?... "C'est un sujet de cheminée" déclarons-nous la mort dans l'âme. "Un Jésus ?" demande alors Cécile toujours assoiffée de précision, et je fais aussitôt un petit discours concis sur Jésus. Jésus n'est pas un sujet de cheminée, ce n'est pas non plus une statue, c'est quelqu'un dont on représente très souvent l'image etc... Cécile écoute distraitement. "Je la mettrai sur mon étagère, avec mes livres et ma lampe" annonce-t-elle d'une voix mondaine. Et puis elle ajoute avec perfidie que c'est bientôt l'anniversaire d'Adrien. Nous la faisons taire .

Caroline semble insensible à toutes ces paroles, ne l'intéresse que le tricycle d'Adrien, la poupée de Cécile et les petites autos en plastique. Elle joue avec ses copains et avec une impassibilité inaltérable elle essaye de s'approprier un des objets convoités. Lorsque Benoît, Marianna et ses parents arrivent de Toulouse nous nous appliquons à éviter le moindre commentaire de leur part. On redoute quelque gaffe de Cécile !

Une fois les enfants au lit nous plaçons la petite statue au centre de la table de la cuisine et nous défoulons toutes les fantaisies qui nous passent par la tête. Massimo décrète que c'est "un deuxième choix". Mais de quel esprit a donc pu faillir une effigie pareille ?

C'est le lendemain matin au petit déjeuner que tout s'éclaire enfin. Tilde jetant par hasard un regard sur la hideuse figurine pousse un cri ! La petite fille qui relève sa jupe sur une culotte mal ficelée est devenue mauve ! C'est un baromètre !

6 septembre 1984 :Montpellier

CECILE ET ADRIEN EN TRAIN DE JOUER (Montpellier)

Ils sont assis sur le tapis du living l'un, à côté de l'autre, blottis comme deux petits animaux domestiques. Cécile régent le verbe (je veux dire que c'est elle qui tient les rênes du langage). Elle saisit un jouet et poétise. Son esprit invente, vagabonde de façon informelle et c'est très intéressant à observer. On ne sait pas si ce sont les mots qui forgent les pérégrinations verbales ou s'ils sont au service de quelque histoire encore immergée dans la confusion du rêve. Elle change d'objet et le récit bifurque aussi (tout en gardant par une sorte de miracle fragile une continuité charmante). Le ton de la voix est spécial : un peu voilé, embrumé... La conclusion est lyrique.

Cécile a saisi un petit miroir et s'embrasse elle-même sur les lèvres. Adrien l'observe avec attention. Il imite avec scrupule chaque geste de sa sœur, prenant bien entendu ce qui lui tombe sous la main. Il répète ce qu'il entend, mais ne prononce qu'une seule syllabe, prise au hasard. Son visage est aussi grave que celui du prêtre pendant la messe.

Quand Cécile embrasse le miroir Adrien a un moment de perplexité et puis hop ! il attrape une poupée de chiffon et lui assène un bon gros baiser bien viril !

18 février 1985

CECILE ET LA CREATION LITTERAIRE

Cécile est un petit bourgeon dont les feuilles commencent à pointer. Tout en elle est roseur et tendreté, la chair toute neuve, le petit duvet brun sur les vertèbres; les grands cheveux sombres et abondants s'éclairent d'un reflet roux quand ils sont fraîchement lavés. Quoi encore ? Les jambes longues et droites qui fonctionnent si bien, avec juste un peu d'ingénuité dans la façon dont les genoux fléchissent pendant la marche. Les mains, pas toujours très propres, s'agitent pour un rien. Les doigts ont la douceur d'un éventail et il y a toujours une petite fossette sur laquelle on peut s'attendrir.

Le matin, bien serrée contre moi sur l'oreiller, Cécile me regarde. Ses yeux châains ont alors une gravité adulte qui me désarçonne. Elle me reçoit dans son penser. Une proximité extraordinaire (très fugace) existe. Je suis en extrême parenté et accepte philosophiquement l'idée qu'il me faudra mourir.

Inexpérimentée, Cécile a cependant l'air d'avoir de l'expérience. J'imagine que cela vient de sa forme d'esprit que je crois assez bien connaître. Une attention sensible aux comportements de ceux qui lui sont proches crée en elle une immédiate compréhension. Je ne crois pas me tromper : elle aura une intelligence intuitive de haut niveau. Je souhaite simplement que les quinze premières années de sa vie soient formatrices et que l'hypertrophie de l'intuition lui soit épargnée...

L'écrit la fascine déjà. Les mots qu'elle ne peut lire se présentent à son regard comme des trésors précis. Elle les respecte et se préoccupe de les conserver. Comme chez tout analphabète la mémoire supplée énormément. Pendant ces courtes vacances ici elle a découvert toute seule qu'elle avait le pouvoir de fixer ses rêves sur une feuille de papier. Je l'avais mise en condition il est vrai, pour avoir la paix je lui avais prêté ma table à écrire, ma chaise à machine alourdie d'un Littré pour surélever les fesses, tout un cérémonial. Pour qu'elle ne dérange pas mes affaires je lui avais préparé une trousse avec des feutres de couleurs.

- Tu peux dessiner...

Elle a commencé par dessiner comme elle le fait à l'école. Mais bientôt elle a voulu davantage. Qu'ai-je fait ? Je l'ai écoutée, encouragée, et je me suis retrouvée en train d'écrire sous sa dictée, au verso du dessin.

Nous avons mis ces histoires dans une chemise jaune bien propre. Je les ai rangées avec mes manuscrits.

Mais Cécile repensait à ses histoires et plusieurs fois elle a demandé qu'on les lui relise, hochant la tête gravement en les écoutant.

Presque blond et frisotté, l'œil andalou et la lèvre voluptueuse, Adrien s'immisçait... il brutalisait l'évanescence sirupeuse des rêveries de petite fille...

Il bousculait ces femmes. S'arrogait une place, posant sur ma poitrine une petite tête toute en sueur...

DOURGNE

5 février 1987

Hier nous marchions route du Baylou. Cécile et moi sous le même parapluie, nous tenant par la taille malgré la différence de gabarit. Adrien nous suivait à grands pas, coiffé de mon feutre beige qui lui faisait une énorme tête et une silhouette caricaturale, mais toujours ce chic aristocrate dans la façon de porter ses vêtements (canadienne et pantalon de velours). Il parlait, forçant sa voix pour bien affirmer son existence. Ensuite venait Francis frileusement rabougri dans son blouson, la casquette jusqu'aux poils des sourcils, tout en écoute et en évasion personnelle...

Ou encore c'est le matin... je suis dans mon lit... j'attends paresseusement une tasse de thé, écoutant les petits bruits de vaisselle qui annoncent sous la chambre que le breuvage se prépare... Soudain, la porte s'entrouvre avec hésitation... je vois deux petites bouilles rondes aux yeux écarquillés... Cécile et Adrien entrent en se donnant la main... leur regard émerveillé et timide ne se pose pas sur moi mais sur les choses qui peuplent la chambre : le décor est bien là, le bureau est éclairé par la fenêtre dont les contrevents sont ouverts, la lampe à opaline verte, la machine à écrire sont là... les vêtements en vrac sur le fauteuil... Après un pas ou deux juste pour pénétrer dans la sphère, ils se tournent vers moi. Observent la tête de la mère-grand sur l'oreiller. Découvrent ensemble que ses yeux sont ouverts. Alors l'extase brille dans les quatre prunelles. Le couple se brise. Cécile fonce à droite, Adrien fonce à gauche et frrt ! les voilà contre moi sous la couverture ! Je sens des petits orteils frais contre mes mollets et réclame mon dû : quelques bisous bien mouillés qui me sont donnés sans parcimonie...

Le rite commence. Francis apporte le thé, le chocolat pour Cécile et des propositions pour Adrien qui est toujours un peu barbouillé au réveil et ne veut rien avaler. Les femmes boivent. Ensuite, je dois absolument remonter le mécanisme de mon penser, main sur la tempe. Ça grince. Plus ça grince plus on rit.

C'est Adri qui se charge du résumé des chapitres précédents, il a une mémoire très sûre, l'esprit vaste, le sens des perspectives. On se retrouve donc très exactement là où on avait abandonné MONA LISA DE GARABI, FULBERT et Miss OLYMPE... aux portes de la Zizanie, ce pays épatant où les enfants ne vont à l'école que quand ils en ont envie ! Ha ! ha !
...

Sur l'oreiller, Cécile engrange mes divagations romanesques, un peu cafouilleuses au début (mais j'ai droit à l'erreur, on me pardonne tout, les invraisemblances, les redites, les contradictions, et bien des éditeurs devraient venir dans ce lit pour réapprendre la douceur de la fiction consentie). Le visage de Cécile est blanc et rosé, barré de l'épaisse toison brune qui s'ouvre comme un rideau. Ma petite fille semble porter un masque religieux, son front est tendu, ses lèvres pensives et entrouvertes et si ses yeux ne sont plus baissés ils errent dans le vague où flottent les belles images que je fabrique à la chaîne, sans figinage (ce qui compte c'est la quantité). Adrien se présente de profil, œil noir bien ourlé par la sombre soie des cils, narine sensuelle, bouche humide de salive. Il tripote machinalement le drap, remue les jambes mais son regard est fixe. Il écoute.

Francis reste parfois avec nous. Il se tasse au fond du lit, dans une de ces postures inconfortables qu'il affectionne et qui donnent toujours l'impression qu'il va perdre l'équilibre. Il nous contemple, il suit la trame de l'histoire de loin, de très loin... c'est le ronron de sa femme et puis voilà...

